

L'ordinaire

LE VIEUX MOTEUR du blindé léger ronfle comme s'il allait expirer d'une minute à l'autre. Ses reprises grondent de façon inquiétante. Ses roues crissent sur les pierres brûlantes. Au milieu d'un vacarme d'acier sous tension, les écrous du caisson blindé semblent sur le point de rompre. Nos gamelles émaillées et nos gourdes en fer-blanc se heurtent, sans répit tintinnabulent à qui mieux mieux. Nos armes cliquettent, leur culasse vibre. De temps à autre, des ordres inaudibles hurlés à tue-tête par l'adjudant couvrent ce raffut.

Depuis notre départ, la radio de bord est en panne. Mais, sur ordre, toutes les heures nous devons quand même faire un nouvel essai, au cas où. Toutes les heures. Car comme chacun sait, depuis que Jésus-Christ a déclaré « heureux les simples d'esprit », l'armée française croit aux miracles. En conséquence, discipliné – l'uniforme fait l'art –, le préposé au Saint-Office, à intervalles réguliers, pousse l'interrupteur de l'émetteur-récepteur. Tandis que d'atroces crachouillis confirment la mort clinique du poste, le jeune gars hurle, non sans fierté, un viril : « Toujours à sèche, chef. » La formule correcte, c'est « H. S. » et se prononce « *achesse* » ce qui, en langage militaire, veut dire « hors service ». Mais lui, il dit « à sèche » ou « elle sèche » ou encore « elle a sèche ».

Julien, à chaque fois, sourit et me regarde les yeux pleins de bonheur enfantin.

Il s'agit bien d'une folle course à vous tourner la tête effectuée dans un cirque poussiéreux, au milieu de la rocaille aride, bien loin, si loin de l'Allemagne. La peur rôde, car partir en

campagne sans en connaître les règles ni savoir utiliser des armes mises à votre disposition n'a rien de rassurant pour des gosses de la métropole. La peur, donc, ne nous quitte pas. Et dans l'espoir de la conjurer, nous faisons comme tous les militaires du monde, nous pétons, rotons et débitons des vulgarités sans nom.

L'adjudant n'est pas le dernier à proposer des concours de pets. Un soir, alors que nous sommes regroupés pour le bivouac avec une compagnie de Sénégalais, il nous montre, en s'aidant de son briquet Zippo, comme on peut imiter un lance-flammes.

– Un, tu te le colles au cul. Deux, tu te l'allumes. Et trois, tu lâches les gaz! Et v'là l'affaire!

Une flamme fuse. Les Sénégalais sont tordus de rire. Nous aussi. Les soirs suivants, on a tous essayé, au moins une fois. Même Julien.

Quelquefois, apporté par le vent, le bruit d'une fusillade dans le lointain enchante notre imagination. On tue dans la région de Sétif. Six ou huit mille, dix mille, peut-être plus, peu importe le chiffre. On ne compte pas. À quoi bon. En Algérie, les fellahs ne comptent pas. Depuis 1830, en Algérie, il n'existe aucun décompte officiel des victimes du rétablissement de l'ordre, m'explique Julien qui semble déjà tout savoir sur tout.

De l'autre côté des collines, des zones déclarées rebelles sont nettoyyées au mortier et copieusement arrosées à la mitrailleuse lourde. Le son métallique du crépitement sanglant de l'arme de guerre est colporté jusqu'à nous, en écho, de gorge en gorge. «Légitime défense», nous dit-on. Des obus pulvérisent des maisons en torchis, éventrent des granges, ensevelissent des puits, incendient les gourbis. Les explosions soulèvent d'épais nuages de poussière qui restent en suspension et semblent ne pas vouloir redescendre sur terre. Ainsi des champignons agrémentent parfois le paysage. De loin en loin, les stigmates de la répression retiennent notre attention. En passant, on a vu le résultat. La France rase gratis. «Maintien de l'ordre», répète le capitaine.

Les milices pied-noires, qui s'y connaissent en fortes têtes, reconnaissent les insolents, finissent le travail et pratiquent l'abattage sommaire. Désir de vengeance bien compréhensible. Ils exécutent le père quand le fils est insaisissable, le neveu pour punir l'oncle, le frère si l'occasion se présente. Ils exécutent de toute façon. « Légitime défense », nous chantent-ils, en souriant comme des enfants heureux. Leur accent est charmant, leurs filles, les épaules et jambes dénudées, sont si belles. La nuit, depuis que j'en ai vu en traversant les villes européennes, je me masturbe en pensant à elles. Et je ne suis pas le seul. Le bonheur des colons fait plaisir à voir. Ils ne sont pas méchants, c'est juste leur façon à eux de dire qu'ils sont dans leur bon droit. Le prix du sang n'est pas le même pour tous. De toute façon, dans ces contrées, tout porte à croire que pour un colon, tuer un Arabe est un geste regrettable tout au plus. Et vu les circonstances, que celui qui n'a jamais péché jette la première pierre. « Des Arabes, il y en a tant ! Seront vite remplacés, t'inquiète ! Les melons se reproduisent comme des lapins. » Éclat de rire général.

Des avions balancent leurs bombes sur des bergers et mitraillent des crêtes sous prétexte que l'on a vu des guetteurs qui auraient pu nous tendre une embuscade. Des pilotes de chasse s'acharnent sur les troupeaux. La brebis isolée est traquée, poursuivie et déchiquetée par des balles de 12,7. J'ai vu la bête, une bouillie de sang, de poils et d'os. « Légitime défense. »

Nous, on est loin du théâtre des opérations, mais on devine le plaisir du pilote. Lorsque nous entendons la modulation plaintive d'un moteur ronfler à l'horizon, nous levons la tête. Un prédateur cherche sa proie. Il plonge dans le vide, disparaît derrière un mamelon et resurgit le nez vers le soleil. On ne voit rien de précis. On entend parfois le récit d'une estafette. On nous en parle à l'occasion. Les Européens, en toute innocence, ne font pas mystère de leur pratique. Nous, on rôde autour de la zone de « nettoyage ». On arrive quand tout est fini. Pacifié. Le comportement des indigènes est éclairant. De temps à autre, la fumée d'un incendie dans le lointain

confirme le récit d'un vantard. Des ruines encore fumantes quelquefois édifiant.

La Légion s'en donne à cœur joie, on dirait. Boum, boum, tactactac, crac-crac-crac, comme à l'exercice : six morts ici et trois ailleurs. L'armée reprend le contrôle de la situation. Elle fait des exemples. Pour la mémoire. Pour leur apprendre qui est le plus fort. Un bled par-ci, une mechta par-là.

Et nous on tourne en rond pour montrer que la France est puissante. On est le spectacle de sa force. Qu'ils nous regardent bien, les bicots! Qu'ils regardent bien nos bâtiments de guerre, nos canons, nos blindés, nos avions, nos troupes! La montrer pour ne pas avoir à s'en servir, une deuxième fois. « Ils ne respectent que la force. Faut pas être faible avec ces gens-là. Voyez le résultat... » Voici notre réponse. La vue des troupes décimées et des bâtiments agricoles incendiés, le spectacle des vieillards menottés et molestés, les corps des jeunes bergers fauchés par des rafales de mitraillettes, constituent une réponse adaptée au pays, nous dit-on lorsque quelque peu déroutés nous nous en étonnons. « Adapté au pays, mon gars! Faut pas que tu raisonnes comme si t'étais à Rouen. »

La force de cette conviction emporte mon adhésion. Les croiseurs effectuent toujours leurs tirs à partir du golfe. Pas de cibles précises, c'est simplement pour faire du bruit. Pareillement des bombardiers en piqué – des Douglas A24 Dauntless, précise le capitaine – tapissent une vallée. Allez, hardi, petits! Peu de dégâts, juste une grande frayeur et, fatal hasard, quelques victimes. La faute à pas de chance. Le capitaine suit les opérations à la jumelle. Toujours très pédagogue, il nous explique. Tout. Avec patience. Il s'y connaît en matériel. Et en histoire aussi. Clauzel, le créateur des zouaves, revit dans ses récits. En termes simples et imagés, Randon pacifie l'Algérie et organise la colonisation sous nos yeux : le Bureau des affaires arabes est créé; Bugeaud conquiert. Ah, quel homme, ce brave Bugeaud! Gagne toujours, le maréchal! Bugeaud le visionnaire qui, déjà en 1841, exhortait les colons à ne pas laisser rouiller leur fusil, s'incarne dans le narrateur.

« Quand on pense, prétend-il, qu'il est mort bêtement, Bugeaud l'Africain, à 65 ans, à cause d'une limonade glacée bue un jour de canicule! »

Le capitaine est agréable à écouter, sa voix est posée, son débit rythmé et il sait créer l'illusion du dialogue. Ses gestes sont sobres, mesurés, dignes de son rang. La morale patriotique lui est familière. Quelquefois, sensible à notre besoin d'être édifiés, il élève le débat. La France, dit-il afin de satisfaire notre attente, est une vieille et grande nation et ne peut-être combattue par n'importe quelle autre nation. Son public opine. Sauf Julien.

L'orateur reprend. Trompés par des agitateurs, ces paysans illettrés, dit-il en pointant son doigt en direction de l'horizon, ont voulu chasser la France de l'Algérie à l'aide de quelques fusils de chasse. Son public se désole avec lui. Julien excepté. C'est consternant, en effet, pense-t-on. La naïveté de ces pauvres gens nous révolte. Révolte révoltante!

D'aucuns dans la compagnie, influencés par l'adjudant et les colons, disent, selon l'usage local, « les bicots n'ont eu que ce qu'ils méritaient ». Dire « bicot » n'est pas péjoratif, nous a assuré un enseignant du coin : « bicot » signifie éleveur de biques...

On les appelle ainsi en référence à leur profession, tout simplement, comme, dans l'Ouest américain, on nomme cow-boy un gardien de vaches. Certes, le bicot, loqueteux et crasseux, sent fort... la chèvre, mais qu'y pouvons-nous? Les Arabo-Berbères sont, hélas, ainsi faits que leur commerce n'éveille pas facilement la sympathie des êtres civilisés que nous sommes. Heureusement pour eux, la France est généreuse, ajoute notre capitaine, satisfait du renfort qu'il vient de recevoir. Elle continuera à leur apporter le progrès et la civilisation : routes, écoles, hôpitaux. Elle est leur père et leur mère. Une bonne fessée n'a jamais fait de mal à personne.

Et, pour lancer le débat, le discours du capitaine se termine par une question terrible : peut-on faire le bonheur de ses enfants malgré eux? Les avis sont partagés. Personnellement, j'hésite. Il y a des jours pour et des jours contre. C'est difficile.

Je manque d'éléments. Je remets à plus tard ma réponse ferme et définitive. Tant de choses m'échappent. Julien n'en démord pas : les principes d'humanité et de justice s'appliquent aussi aux Arabes. C'est audacieux. Personne ne répond. D'ailleurs personne parmi nous ne connaît la Charte de l'Atlantique qui a proclamé «le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes». L'adjudant se tourne vers Julien et lui demande de fermer sa grande gueule de blanc-bec. Mes camarades manifestent bruyamment leur approbation. Il exagère, Julien, à toujours tout critiquer. Comme dit l'adjudant : une sale mentalité. Le capitaine en profite pour rebondir sur ses propres valeurs : la patrie, la grandeur de la France, l'héritage national, la notion de devoirs. Ces mots chantent dans sa bouche comme des perles vénérables offertes aux hommes blancs par le Dieu des catholiques auquel il croit et qu'il prie avec ferveur.

Dimanche 13 mai, dans la matinée, on revient à la fraîche, histoire de faire une pause dans un bourg européen. Pendant que le capitaine écoute la messe, nous on roupille à l'ombre des platanes, planqués derrière l'école municipale. Un petit somme bien agréable. Sans les mouches ce serait parfait. Des gendarmes, le mousqueton à la bretelle ou la mitraillette MAS 38 à crosse en bois en bandoulière, veillent sur le bled. Des postes de guet tenus par des miliciens vigilants cernent ce havre de paix verdoyant. Un peloton de la Légion patrouille dans les environs. On est en sécurité. De l'oued voisin se dégagent des effluves nauséuses. Une odeur de fosse à merde.

À midi, le capitaine et Monsieur le curé sont invités à déjeuner chez Monsieur le Maire, un riche propriétaire «rad-soc». Nous, on est servis par des Arabes enturbannés, sous un auvent de toile, dans la cour de l'école. Ils ne font pas les fiers. Un méchoui a été préparé en notre honneur. L'après-midi, j'écris à mes parents. Les nouvelles sont bonnes. Je vais bien et mange à ma faim. Oh, bien sûr, la chaleur m'indispose, mais

* La Charte de l'Atlantique, signée en août 1941 par Franklin Delano Roosevelt et Winston Churchill, plaideait pour l'autodétermination des nations colonisées.

en buvant beaucoup c'est supportable. Le vin capiteux et le soleil auront eu raison de mes compagnons. Ils dorment tous.

Le lendemain matin, à 4 heures, branle-bas de combat : on reprend la route. Notre mission se poursuit.

Julien a réussi, le diable sait où et comment, à dégoter un hebdomadaire, *La Liberté*. L'adjudant, qui, à l'étape suivante, l'a surpris en train de le lire, pique une monstrueuse colère.

– Mais putain, l'ordure, il lit un journal communiste... Le fumier, s'exclame-t-il, au comble de l'excitation.

Rage folle. Agitation de dément. Sa fureur l'emporte. Il hurle, insulte Julien, le menace. Tandis qu'il l'attrape par le col de sa vareuse et le secoue comme un prunier, le pauvre Julien bafouille d'inaudibles appels au calme. Il ressemble à un enfant effrayé.

– J'en étais sûr, cette ordure est un coco. Un infiltré! Saloperie! Fumier! Moi, les bolcheviques, tu vas voir ce que j'en fais, saleté, j'les casse, ordure. Thorez est une tapette! Espèce de porc! Fils de pute!

– J'suis pas communiste, implore Julien. J'vous jure.

– menteur, sale petit menteur, répond l'adjudant en le frappant.

Julien protège son visage avec ses bras.

– J'vous assure mon adjudant! J'suis pas co...

– Et ça, ordure, éructe le sous-off en brandissant l'hebdomadaire qu'il plaque violemment sur le visage de sa victime. Et ça, hein? Qu'est-ce que c'est, ça?

Le capitaine, alerté par les cris, intervient promptement. Il cherche à calmer le sous-officier, mais, malgré son autorité, il éprouve toutes les peines du monde à rétablir l'ordre. Finalement, il confisque le périodique, le déchire et, très théâtral, il nous rappelle que l'on ne doit pas faire de politique pendant le service. Et après non plus, d'ailleurs!

– Je n'en veux pas dans ma compagnie. Vous êtes à l'armée, pas dans un souk. Au Havre, à Nantes, à Rouen, vous étiez des Français ordinaires avec des opinions ordinaires, ici vous êtes des militaires au service de votre pays. Vous êtes ici

en Algérie pour servir la France. Compris? Civils, vous étiez libres de choisir de défendre des valeurs criminelles qui heurtent l'entendement de celui qui fonde son engagement sur l'honneur et la fidélité à son amour pour la France. Militaires, vous vous devez de vous rendre dignes du devoir qu'en conscience le pays tout entier exige de ses enfants.

Il nous regarde un à un, prend un temps, tire sur les pans de sa veste et poursuit en baissant la voix.

— Quant à vous, dit-il en s'adressant à Julien, dès que cette mission sera terminée, j'étudierai votre cas personnellement.

Son sermon terminé, il tourne les talons. Sa conclusion, lourde de menaces, enchante l'adjudant.

Julien pâle, tassé sur lui-même, esseulé dans son coin, regarde incrédule ses camarades. Il pleure. Tous le considèrent avec réprobation. Moi aussi. Je pense pourtant que c'est une victime de la propagande hitléro-marxiste. Oui, parfaitement, c'est une victime. Il a subi, je le sais, les mauvaises influences de son oncle cheminot. J'ai honte pour lui. Et pourtant, au fond de moi-même, une blessure saigne. Je n'y comprends rien, rien à l'armée, rien à l'Algérie et rien à Julien. Il n'était plus d'accord, il me l'avait dit, maintenant qu'il était sur place, avec la position du Parti. Parce que le Parti était au pouvoir et approuvait la répression, la justifiait au nom de je ne sais plus quoi. Julien m'avait expliqué tout ça en détail, mis, là maintenant, à cet instant, j'ai tout oublié. Il était critique, Julien. Même à l'égard des communistes. Alors, pourquoi, pourquoi avoir lu ce journal, pourquoi?

Je voudrais rentrer chez nous. Je suis sale et fatigué. Chaque jour qui passe est plus chaud que le précédent. Le lendemain plus étouffant que la veille. J'aimerais sentir sur mes joues glabres un peu de cette fraîcheur qui fait le charme du jardinet de mon père. J'ai envie de revoir la pluie, contempler les rigoles qui cheminent au gré des pentes et entendre le chant des gouttières et des pneus qui chassent l'eau sale et grise des flaques, admirer la lumière des réverbères qui se reflète sur les pavés.